

fait la culbute (*Applaudissements*). Nous le savons par notre propre expérience, et nous en voyons la confirmation dans toutes les révolutions du monde depuis l'époque moderne, à peu près 150 ans.

Toujours et partout, les tentatives de la petite bourgeoisie en général et des paysans en particulier pour prendre conscience de leur force, pour diriger à leur façon la vie économique et politique, ont abouti à un échec. Ou bien la direction du prolétariat, ou bien celle des capitalistes, pas de milieu. Rêver d'un milieu, c'est contredire la politique, l'économie et l'histoire. Toute la doctrine de Marx prouve que dès lors qu'on a un petit producteur propriétaire du sol et des instruments de production, il s'établit nécessairement un échange d'où résulte le capital, et par suite un antagonisme entre le capital et le travail. La lutte entre le capital et le prolétariat est une fatalité, une loi universelle, qu'on est obligé de voir à moins de se leurrer volontairement.

De ces faits économiques fondamentaux découle la raison pour laquelle cette force est incapable de prendre une physionomie propre et a toujours échoué au cours des révolutions. Si le prolétariat ne réussit pas à diriger la révolution, cette force tombe fatalement sous la main de la bourgeoisie. C'est ce qui s'est produit toujours, et les Russes ne sont pas faits d'une pâte spéciale : s'ils veulent faire les saints ils ne réussiront qu'à se rendre ridicules. L'histoire se rapporte à nous comme aux autres. Et d'ailleurs l'évidence est ici plus grande qu'ailleurs, puisque nous avons connu Kerensky. A cette époque, le Gouvernement avait pour le soutenir 100 fois plus d'hommes intelligents, instruits, experts en politique et en administration, que les bolchéviks. Si l'on compte tous les fonctionnaires qui nous ont saboté et qui, au contraire, n'ont jamais essayé de saboter le Gouvernement de Kerensky appuyé sur les mencheviks et les s.-r., on en trouvera un nombre formidable, et malgré tout ce gouvernement est tombé. Il y a donc eu des causes qui ont été plus fortes que l'énorme prédominance des forces intellectuelles habituées à l'administration et préparées au pouvoir bien des années avant de le prendre. La même expérience a été faite sous des formes variées par l'Ukraine, le Don, le Kouban, avec un résultat toujours iden-

tique. On ne saurait donc parler d'un effet du hasard. C'est au contraire une loi économique et politique de cette seconde force : ou bien sous la main du prolétariat, — voie difficile, mais par laquelle on échappe à la domination des propriétaires et des capitalistes — ou bien sous la main des capitalistes, comme dans les Républiques démocratiques, même en Amérique, où la distribution gratuite de la terre n'est pas encore terminée (on distribuait 60 hectares gratuitement à tout arrivant; peut-on rien imaginer de mieux ? Et où cela a-t-il conduit : à l'entière dictature du capital.

Telle est la seconde force.

Chez nous, cette seconde force hésite, elle est particulièrement fatiguée. Elle subit le poids de la Révolution de plus en plus grand pendant les années écoulées : mauvaise récolte, exigences de l'Etat, épidémies du bétail, manque de fourrage, etc. Dans cette situation on comprend que la masse paysanne ait cédé au découragement. Elle ne pouvait pas penser améliorer son sort, bien que trois ans se soient passés depuis la suppression des grands propriétaires. Or, une amélioration est cependant indispensable. L'armée démobilisée ne trouve plus le moyen d'utiliser rationnellement ses bras. Et alors cette force petite-bourgeoise se change en un élément anarchique qui énonce ses exigences dans le trouble.

LA FORCE CAPITALISTE

La troisième force est connue de tous, ce sont les grands propriétaires et les capitalistes. Chez nous cette force n'est plus visible. Mais un événement particulièrement important, une leçon extrêmement grave de ces dernières semaines, les événements de Cronstadt, ont été comme l'éclair qui jette une lueur vive sur la réalité.

Il n'y a pas de pays d'Europe où ne se rencontrent nos gardes-blancs. Il y a sept cent mille émigrés de Russie. Ce sont les capitalistes en fuite et la masse des fonctionnaires qui n'ont pas pu s'adapter au Pouvoir des Soviets. Cette troisième force, nous ne la voyons pas, elle a passé la frontière, mais elle existe et elle agit en alliance avec les capitalistes du monde entier qui la soutiennent comme ils ont soutenu Koltchak, Youdenitch et Wrangel, financièrement et par tous les autres moyens.

Ces gens, nous nous les rappelons tous. Vous avez certainement remarqué ces jours

derniers l'abondance dans nos journaux des citations de la presse contre-révolutionnaire sur les événements de Cronstadt. Ces événements ont été commentés par Bourtzev à Paris, par Milioukov. Pourquoi nos journaux y ont-ils attaché tant d'attention ? Est-ce à juste titre ? Oui, certes, il faut connaître son ennemi. Il n'est plus si visible une fois qu'il a passé la frontière, mais regardez bien, il n'est pas loin, tout au plus à quelques milliers de verstes, et là il s'est tapi. Il est sain et sauf, en position d'attente. Voilà pourquoi il nous faut rester sur nos gardes, d'autant plus que ce ne sont pas de simples émigrés, mais les propres lieutenants du capital universel, entretenus à ses frais et soumis à ses ordres.

Vous avez remarqué aussi que ces citations sont accompagnées de citations de journaux français et anglais. C'est en effet un seul et même orchestre. Il est vrai que ces orchestres-là n'ont pas un unique chef et ne suivent pas une partition toute faite. Là-bas, le chef d'orchestre c'est le capital international, et ses méthodes sont moins visibles que la bagette accoutumée, mais que l'orchestre soit le même, la chose est claire. Ils ont reconnu que si l'on prend comme mot d'ordre : « Le Pouvoir des Soviets sans les bolchéviks », ils sont tous d'accord. Milioukov explique bien la chose. Il a attentivement étudié l'histoire et renouvelé ses connaissances à ses dépens, pendant 20 mois. Il déclare que, lui aussi, il est pour le Pouvoir des Soviets sans les bolchéviks.

Sera-ce un mouvement un peu plus à droite ou bien un peu plus à gauche du côté des anarchistes, on ne s'en rend pas bien compte à Paris. On ne voit pas là-bas ce qui se passe à Cronstadt, mais Milioukov déclare en tout cas : « Messieurs les monarchistes, ne vous pressez pas trop, n'allez pas gêner notre travail avec vos manifestations ». Et il déclare que si le mouvement va à gauche, il est prêt à marcher pour le Pouvoir des Soviets contre les bolchéviks. Voilà ce qu'écrit Milioukov et ce qui est absolument juste. Il a tiré quelques profits de l'histoire de Russie, puisqu'il affirme que les événements de Cronstadt visent à créer un Pouvoir des Soviets sans les bolchéviks : un peu plus à droite, un peu de commerce libre, un peu de Constituante. Écoutez le premier menchevik venu, et vous entendrez la même chose, peut-être

même sans sortir de cette salle. (*Applaudissements*.) Si le mot d'ordre de Cronstadt est une tendance à gauche, le Pouvoir des Soviets avec les anarchistes créés par nos malheurs, la guerre et la démobilisation, pourquoi donc Milioukov est-il pour lui ? C'est qu'il sait que cette tendance peut pencher soit du côté de la dictature du prolétariat, soit du capital.

Le Pouvoir politique ne saurait exister autrement. Quoi que nous menions actuellement non pas notre lutte finale, mais un des combats décisifs et derniers, la seule réponse juste à la question : contre qui luttons-nous aujourd'hui ? est : contre l'élément petit-bourgeois sous notre propre toit. (*Applaudissements*.) Pour ce qui est des propriétaires et des capitalistes, nous avons gagné sur eux la première manche, mais la première seulement, car la seconde rencontre aura lieu sur l'arène internationale. Le capitalisme contemporain, quand même il serait cent fois plus fort, est incapable de nous combattre, parce que les ouvriers des pays avancés le lui interdisent aujourd'hui encore plus certainement qu'auparavant, et parce que les conséquences de la guerre se développent chaque jour davantage.

Mais l'élément petit-bourgeois, déjà vaincu chez nous, relèvera encore la tête, et c'est sur quoi comptent les propriétaires et les capitalistes, surtout les plus intelligents, comme Milioukov, qui dit aux monarchistes : restez tranquilles, ne dites rien, parce qu'autrement vous fortifieriez le Pouvoir des Soviets. Cette vérité ressort de toute la marche des révolutions où se sont produites de brèves dictatures des travailleurs, soutenues provisoirement par les paysans, mais sans s'affermir définitivement, tout revenant bientôt en arrière. On revenait en arrière précisément parce que les paysans, les petits producteurs, ne peuvent pas avoir une politique à eux, et après une série d'oscillations, sont obligés de revenir en arrière. C'est ce qui s'est passé pendant la grande révolution française, et aussi, à une moindre envergure, dans toutes les révolutions. Cette leçon a profité à tous. Nos gardes-blancs ont passé la frontière, ils se sont écartés à trois journées de marche, et tapis là, ils attendent, soutenus par le capital occidental. Voilà quelle est la situation. De là découle clairement le devoir du prolétariat.